

24 novembre 2016 N° 3717

Le cahier spirituel à détacher

la
vie

Les essentiels



FRANÇOIS LABORDE

Ma vie avec
les parias
des bidonvilles

François Laborde

Prêtre missionnaire en Inde depuis 51 ans, il a consacré sa vie aux pauvres des bidonvilles de Calcutta, aux lépreux et aux enfants handicapés. Itinéraire d'un contemplatif actif de 89 ans.

C'était dans un *slum* - bidonville indien - à 240 km

au sud de Calcutta, à côté d'une colonie de lépreux. Une femme se tenait là, assise, très digne, en sari jaune et rouge. Je me suis penché vers elle pour lui prendre les mains : elle m'a tendu deux moignons. Simultanément, j'ai compris que cette lépreuse hindoue était aveugle. Elle m'a appris alors que pour la faire manger, ses voisins partageaient avec elle ce qu'ils avaient mendié dans la journée. Ce qui m'a surtout frappé sur ce visage sans âge, c'est que je n'y ai pas décelé l'ombre d'une révolte. Elle vivait un véritable mystère, recevant des autres son pain quotidien, attendant tout de Dieu et des gens dont elle dépendait. Dans la paix.

Je suis arrivé en Inde en 1965, 14 ans après avoir été ordonné prêtre missionnaire du Prado. En 51 ans de mission, j'ai vu des choses inhumaines. Dans un bidonville, il y a tout de l'Enfer. Mais j'y ai aussi contemplé le Ciel. Car chaque famille, qu'elle soit musulmane, hindoue ou chrétienne, prie quotidiennement avec une bougie ou un bâton d'encens, devant la statue de la Vierge ou une image de Brahma... Ces croyants offrent à Dieu toute leur misère, leurs luttes, leurs joies. En cela, j'aime dire que j'ai connu deux monastères dans ma vie : la Grande Chartreuse, où j'ai vécu durant cinq mois en 1945 pour discerner si j'étais appelé à vivre cette vie d'oraison solitaire et silencieuse, et les *slums*, où les prières des pauvres s'élèvent, invisibles, vers le ciel.

ASHANEER,
la « maison de l'espérance » (Bengale occidentale), où vit aujourd'hui François Laborde. Un des neuf foyers de l'œuvre de Howrah South Point.

En posant mes valises pour la première fois à Madras (Inde du Sud), je m'étais demandé, face à cette misère : « *Vas-tu être capable d'être le frère de ces gens-là ?* » Si je répondais oui, j'allais devoir partager et éprouver leur vie. À l'époque, je vivais en compagnie d'un chrétien, Harikadas, dans une petite hutte. Il était conducteur de *riskshaw*, sorte de « pousse-pousse » qu'il tirait à pied.

Je ne faisais pas totalement confiance à Harikadas, sachant qu'il volait un peu d'argent et qu'il buvait. Et pourtant il me donna une leçon. Avant chaque repas, il commençait par une prière en joignant ses mains sur sa poitrine puis en les élevant vers le ciel. Un soir, un mendiant frappa à notre porte alors que nous étions en train de dîner. Mon hôte, d'un bond, se leva et lui donna son assiette entière. Trouvant son geste très beau, je lui fis remarquer que nous aurions pu tous deux partager notre assiette, de façon à ce que chacun ait sa part... Il me frappa l'épaule et me lança : « *Toi, père, tu ne sais pas ce que c'est que*



Les étapes de sa vie

1927 Naissance à Paris.

1946-1951 Séminaire du Prado (banlieue lyonnaise) puis séminaire de Gap (05).

1951-1953 Ordination suivie d'études de philosophie et de théologie à Rome puis à Lyon.

1954-1963 Professeur et accompagnateur au séminaire du Prado.

1965 Arrivée au bidonville de Pilkhana, banlieue de Calcutta.

1975-2010 Ouverture de neuf foyers pour enfants handicapés. Ministère paroissial au Bengale occidental puis au grand séminaire de Calcutta.

2005-2010 Mission dans la léproserie de Shantinagar.

Depuis 2010 Vit dans différents foyers de Howrah South Point.

d'avoir faim. » Ce soir-là, Harikadas m'a prodigué un cours de « théologie pratique » que je n'oublierai pas : d'abord remercier Dieu, toujours. Puis reconnaître la valeur d'un don. Celui-ci ne m'appartient pas totalement, car il est destiné à être partagé. Cet épisode pose aussi la question de notre réponse au mal et à la souffrance. La misère humaine, quelle qu'elle soit, a un sens si on s'y attarde. Il n'y a pas de réponse sur Terre à ce mystère. Mais il reste ce que nous faisons face à elle.

Les pauvres que je côtoie sont des exemples : ils n'abandonnent jamais. Ils prient, disent au Seigneur : « *Aide-nous* », levant leurs mains dans un geste de réception, puis d'offrande. Il n'y a pas de résignation, mais la détermination, avec la grâce de Dieu, d'accepter leurs souffrances et de les transformer en actions pour que leurs enfants, au moins, puissent avoir un avenir un peu meilleur qu'eux. Visiter ces familles et partager cette prière reste aujourd'hui ma plus grande joie en tant que



missionnaire. Leur foi très forte et l'oraison personnelle m'ont aidé à tenir le coup dans les *slums*.

Certes, il m'est arrivé de ressentir du désespoir face à certaines situations au cours de mes missions dans les *slums* du sud, puis à Calcutta, dans le bidonville surpeuplé de Pilkhana, dans la léproserie de Shantinagar (au nord-ouest de Calcutta). Ou encore dans les centres d'enfants pauvres handicapés que nous avons créés avec les familles concernées et dans lesquels je vis actuellement.

« C'est notre impuissance qui nous fait devenir frères de ceux qui ont un handicap, social ou physique. »

Je me rappelle notamment, lorsque j'étais à Pilkhana en 1971, de l'afflux de réfugiés du Bangladesh à Calcutta. Ils étaient dans une promiscuité sans nom. « Seigneur, pourquoi permettez-vous cela ? », m'écriai-je intérieurement. Face à cette question, nous pouvons méditer la face du Christ souffrant qui lui aussi a crié : « Pourquoi ? », sur la Croix... Et, à son image, accepter de souffrir avec la certitude que le Père écoutera nos prières. Soyons sûrs qu'il nous donnera la réponse, et pas forcément celle à laquelle nous nous attendons. Mais elle sera toujours plus belle, plus grande que ce que nous pouvons imaginer. En Occident, nous raisonnons trop. Puisque le mystère de la souffrance nous dépasse, nous voudrions trouver la

solution, l'éradiquer à la force du poignet, et ainsi nous substituer à Dieu. Mais c'est justement notre impuissance qui nous fait devenir frères de ceux qui ont un handicap, social ou physique.

Je pense à cette petite handicapée de 4 ans que nous avons accueillie récemment dans un foyer spécialisé. Elle était très difficile à son arrivée et criait beaucoup. Les éducateurs ne voulaient pas la garder. Nous avons fini par l'amadouer en l'aimant comme elle était. Peu à peu, elle est devenue plus calme. Cette enfant

nous pose, au fond, par ses pulsions, une question qui nous concerne tous : « Est-ce que tu vas vouloir m'aimer telle que je suis ? » À nous de tâcher de répondre, avec ce que nous sommes. Par notre péché, nous sommes tous un peu responsables du mal qui est autour de nous. Nous ne pouvons pas nous contenter d'accuser Dieu de ce désordre. Face au mal, nous avons besoin de Lui.

On aura beau mettre en place tous les systèmes sociaux pour « un monde plus juste », si le cœur de l'homme ne s'ouvre pas à l'Amour, il lui manquera quelque chose d'essentiel dans son action. Nous sommes appelés à opérer une conversion du cœur, qui prend tout son sens en cette fin d'année de la Miséricorde. Le Seigneur nous en montre le chemin, par sa tendresse et sa bonté pour chaque homme. ♡

INTERVIEW LAURENCE FAURE

PHOTOS ARINDAM MUKHERJEE / AGENCY GENESIS

POUR LA VIE

L'œuvre de Howrah South Point

➤ Après avoir créé, dans les années 1970, un comité de soutien pour le bidonville de Pilkhana, près de Calcutta, avec des habitants, François Laborde quitte cette mission qui avait duré 10 ans. « Le bon Dieu voulait que je m'en détache », explique-t-il dans *J'ai rencontré Jésus dans les slums* (voir page 49). En 1975, à la demande du cardinal Lawrence Picachy, archevêque de Calcutta, il ouvre un premier centre pour les enfants handicapés de la banlieue de Calcutta, à Howrah. Aujourd'hui, l'œuvre soutient plus de 2600 enfants handicapés ou défavorisés, grâce aux neuf foyers créés au Bengale occidental.

Faire un don pour le comité de Pilkhana : www.sevasanghsamiti.org (Seva Sangh Samiti) ; pour l'œuvre de Howrah South Point : www.cityofjoyaid.org ou apcalcutta.free.fr apcalcutta@yahoo.fr (Action et Partage avec Calcutta).



MES CONSEILS POUR

suivre Jésus

1 MÉDITEZ L'ÉVANGILE

Entraînez-vous à la prière quotidienne pour rester fidèles à l'Évangile du Christ. On peut tout simplement prendre exemple sur Jésus lui-même, qui priait beaucoup, comme je le relate dans *Ainsi priait Jésus* (Éditions de l'Emmanuel). La prière n'a pas toujours été facile pour lui, cela a été parfois un combat. Mais malgré cela, Il est toujours resté dans l'attitude et la disposition intérieure de tout recevoir du Père.

2 ALLEZ VERS LES GENS

Aller vers son prochain est le fruit de la prière. Il ne faut pas avoir peur de s'ouvrir. On peut se demander chaque jour, dans un petit examen de conscience : « Vers qui suis-je allé aujourd'hui, de qui me suis-je fait le frère ou la sœur ? » Ainsi, nous sommes plus à même de dire, authentiquement, la prière du Notre Père. Cette dernière, que nous avons tant l'habitude de prononcer, prend tout son sens si nous nous faisons frères les uns des autres... Une jeune

femme du *slum* de Pilkhana avait une seule raison de vivre : Jésus et les pauvres. Elle connaissait tous les gens du *slum*, savait dans quelle ruelle ils habitaient, à quel numéro... Son amour pour les gens était inséparable de celui pour Jésus. Elle me disait toujours, au fil de nos visites : « Père, il faut prier. »

3 RENONCEZ AU MATÉRIEL

Il n'y a pas de renoncement qui ne soit pour une plus grande communion avec l'autre. Pour cela, il est nécessaire d'être un peu plus pauvre dans son quotidien : quelles sont les choses dont je peux me débarrasser pour être davantage le frère de ceux qui n'ont rien ? Je suis un peu stupéfait quand je vois la quantité de jeux qu'ont les enfants européens... Ces jouets rempliraient quasiment la hutte d'une famille d'un *slum* ! Pourtant un enfant peut jouer avec trois fois rien. La pauvreté matérielle est un bon exercice spirituel. Je peux donc me demander, avant d'acheter quelque chose : « En ai-je réellement besoin ? » ♡



Le père Antoine Chevrier

J'ai découvert Antoine Chevrier lors de mon entrée au séminaire de l'institut lyonnais du Prado. Ce prêtre, né en 1826, proclamé bienheureux en 1986 par Jean Paul II, m'a touché par son amour de l'Évangile et des pauvres. Fasciné par le Verbe, le mystère de l'Incarnation, il a fondé l'œuvre missionnaire du Prado, du nom d'une ancienne salle de bal qu'il avait transformée en foyer pour les jeunes démunis et sans instruction, afin de vivre pauvre parmi les pauvres. Il est allé à leur contact en méditant l'Évangile et en regardant comment Jésus priaît.

C'est lors d'une crue du Rhône qu'il a découvert la misère des ouvriers lyonnais. Sa paroisse étant inondée

partiellement, il est allé, sur sa barque, à la rencontre des sinistrés les plus pauvres. Il s'est alors demandé s'il serait capable de partager leur condition. Il est finalement parti vivre avec eux, dans une cité ouvrière.

Il m'a fait méditer sur le renoncement évangélique, comme une conversion de tout notre être. Si nous voulons aller vers les pauvres, il faut nous faire nous-mêmes pauvres, nous efforcer de partager leur vie et de la comprendre. Il encourageait, par exemple, à laisser de côté le superflu pour vivre simplement du nécessaire, sans nous créer de besoins. « *Plus on est pauvre, plus on glorifie, plus on aime Dieu* », disait-il. ♡

L'amoureux des pauvres

17 avril 1826

Naissance à Lyon.

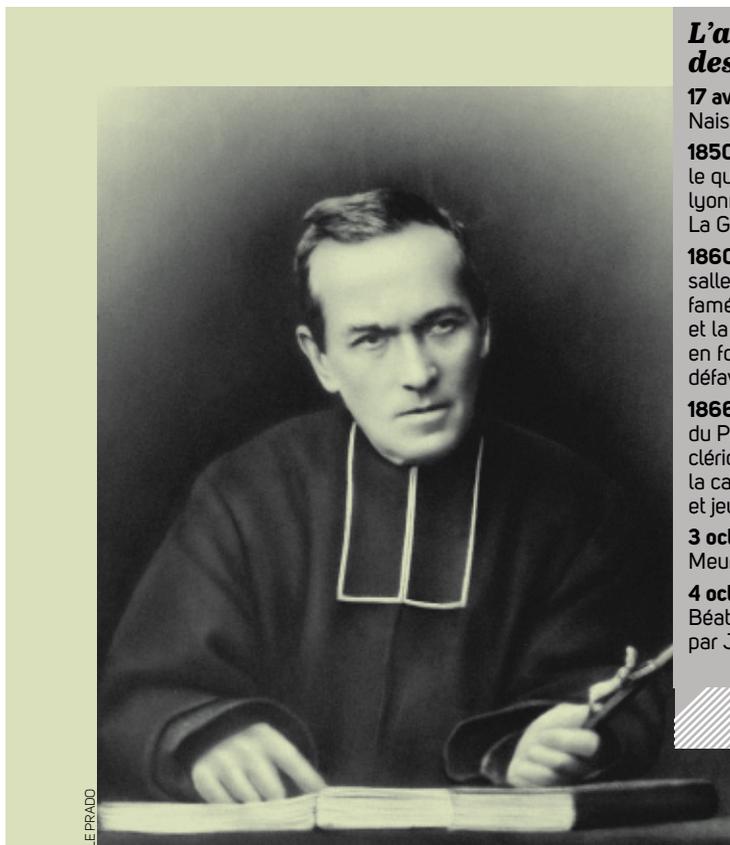
1850 Prêtre dans le quartier ouvrier lyonnais de La Guillotière.

1860 Il rachète une salle de bal mal famée, le Prado, et la transforme en foyer pour jeunes défavorisés.

1866 Il fonde l'œuvre du Prado, « école cléricale », dédiée à la cause des enfants et jeunes déshérités.

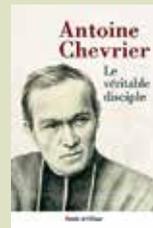
3 octobre 1879
Meurt à Lyon.

4 octobre 1986
Béatifié à Lyon par Jean Paul II.



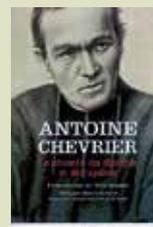
LE PRADO

À lire



LE VÉRITABLE DISCIPLE d'Antoine Chevrier Rassemblant les écrits du prêtre destinés, entre autres, à des séminaristes qu'il souhaitait former, le livre permet de comprendre comment il s'est ouvert à la connaissance du Christ pendant son ministère dédié aux déshérités.

Parole et Silence, 35 €.



LE CHEMIN DU DISCIPLE ET DE L'APÔTRE d'Antoine Chevrier et Yves Musset On découvre ici des sermons, règlements de vie ou commentaires bibliques d'Antoine Chevrier, centrés sur les trois mystères qu'il aimait contempler : ceux de la crèche, du tabernacle et de la Croix.

Parole et Silence, 25,40 €.



J'AI RENCONTRÉ JÉSUS DANS LES SLUMS de François Laborde Dans ce livre-témoignage publié début 2016, le prêtre raconte ses années de mission en Inde à la lumière de sa « rencontre » spirituelle avec Antoine Chevrier, qu'il cite à plusieurs reprises. François Laborde raconte aussi la naissance de sa vocation dans une famille parisienne modeste, très pratiquante. Plein d'anecdotes, d'humilité et d'émerveillement, cet ouvrage au ton direct et spontané livre une forte expérience de la mission dans l'Église, accrochée à la figure du Christ.

Éditions de l'Emmanuel, 18 €.

« Sentez-vous un attrait intérieur qui vous pousse vers Jésus-Christ ? Un mouvement intérieur qui est plein d'admiration pour Jésus-Christ, pour sa beauté, pour sa grandeur, sa bonté infinie, qui le porte à venir à nous. »

Sentiment qui nous touche et nous porte à nous donner à lui. Un petit souffle divin qui nous pousse et qui vient d'en haut, ex alto, une petite lumière surnaturelle qui nous éclaire et nous fait voir un peu Jésus-Christ et sa beauté infinie.

Si nous sentons en nous ce souffle divin, si nous apercevons une petite lumière et nous nous sentons attirés un tant soit peu vers Jésus-Christ, ah ! Cultivons cet attrait. »

EXTRAIT DU VÉRITABLE DISCIPLE, D'ANTOINE CHEVRIER.

Dimanche 27 novembre, premier dimanche de l'Avent, on lira quatre textes.

Première lecture

Livre d'Isaïe (Is 2, 1-5).

Psaume 121.

Deuxième lecture

Lettre de saint Paul aux Romains (Rm 13, 11-14a).

L'Évangile selon saint Matthieu

(Mt 24, 37-44).

Le moment

Le *kairos* (en grec) est littéralement l'occasion opportune (*opportunitas*, en latin). Dans le panthéon grec, Kairos était le dieu de l'occasion opportune, représenté par un jeune homme à l'épaisse chevelure qu'il fallait saisir lorsqu'il passait à toute vitesse ; il désigne l'occasion favorable, le moment venu, la divine surprise, ce qui surgit dans le temps, la nouveauté. Il s'oppose au dieu Chronos, à la durée, au répétitif.

La nuit

Littéralement, « la nuit est avancée », l'image désigne qu'on est encore dans la nuit, mais à une heure avancée, plus proche du jour suivant que du crépuscule précédent. « *Le jour est tout proche* », l'expression est dynamique, l'aube est un mouvement, une tension, un passage, un entre-deux, un clair-obscur.

Des armes

Le grec *opla* désigne l'équipement du soldat, ce avec quoi il combat. Quelles sont les armes de la lumière ? La transparence (laisser voir les choses). La vérité (faire voir les choses telles qu'elles sont). L'éclat (relayer la lumière, rayonner).

Le jour est tout proche

Romains

13, 11-14a

Frères, vous le savez :
c'est le moment, l'heure
est déjà venue de sortir
de votre sommeil.
Car le salut est plus près
de nous maintenant qu'à
l'époque où nous sommes
devenus croyants.

La nuit est bientôt finie,

le jour est tout proche.

Rejetons les œuvres

des ténèbres,

revêtons-nous

des armes

de la lumière.

Conduisons-nous

honnêtement,

comme on le fait

en plein jour, sans orgies

ni beuveries, sans luxure

ni débauches, sans

rivalité ni jalousie,

mais revêtez-vous

du Seigneur

Jésus-Christ.

Ne vous abandonnez pas

aux préoccupations

de la chair

pour en satisfaire

les convoitises.

Orgies...

Les « ripailles, soûleries, coucheries et débauches » sont des jouissances immédiates, éphémères, passagères, destructrices, égoïstes qui sont de l'ordre de l'avoir, de l'accaparement, de l'assouvissement, et non de l'être ou de la plénitude. Elles centrent l'individu sur lui-même. Cette forme de plaisir, à mesure que celui-ci augmente, produit une insatisfaction chronique croissante.

Sans rivalité ni jalousie

Le conflit ou la querelle, comme violence extérieure, va de pair avec la jalousie comme violence intérieure ou désir mimétique. Je veux ce que l'autre a, parce qu'il l'a : c'est la possession plus que ce qui est possédé qui fonde la violence.

Préoccupations de la chair

C'est-à-dire être absorbé entièrement, occupé au point de n'attacher d'importance à rien d'autre, à l'exclusion de tout le reste. La chair est alors isolée de ce qui la rend vivante, du fait d'un esprit occupé, non à la rendre vivante, mais à se faire plaisir. N'oublions pas que la chair, par elle-même n'est pas un principe d'asservissement, mais un principe de finitude. La chair est faible, mais ce n'est pas de sa faute si l'esprit orgueilleux en tire profit.

Retrouvez le commentaire de Grégory Woimbée en page suivante.

Vivre autrement

PAR GRÉGORY WOIMBÉE



AUTEUR

GRÉGORY WOIMBÉE
vice-recteur de l'institut catholique de Toulouse. Il est l'auteur de *l'Esprit du christianisme* (Ad Solem) et de *Leçons sur le Christ* (Artège).

Paul s'adresse aux Juifs de Rome, Rome la fascinante, la dévoreuse, l'insatiable. Rome est une grandeur trop humaine, expression d'un génie qui se prend lui-même en objet d'admiration. Qui ne s'est pas laissé envoûter par la ville en ayant piétiné ses pavés, goûté à ses fêtes ? Cet envoûtement, Paul ne l'ignore pas. Comment rester insensible à de tels charmes, indifférent à de tels appâts ? Il sait qu'ils sont comme ensorcelés par un mode de vie, par des manières de penser, par un goût de la jouissance immédiate.

Ce qui brille, ce qui étincelle ici-bas est l'œuvre de la nuit, tout comme le faux se donne pour vrai ou le mauvais pour bon. L'apôtre connaît la puissance du mensonge. Le mensonge n'est pas l'erreur que découvre celui qui recherche la vérité, il est la haine de la vérité qu'on a découverte et qui ne convient pas parce qu'elle remet en cause des habitudes, des comforts et des emprises dont il sera impossible de se défaire par ses propres forces. Ce qu'on rejette, ce n'est pas la nécessité du combat, c'est la nécessité de s'abandonner, de renoncer à être vainqueur de ses propres faiblesses.

Le sommeil vous fait croire d'abord que tout va bien. Lorsqu'il n'y parvient plus, il vous fait croire que vous n'y pouvez rien changer. Lorsque la complaisance envers soi a échoué, le sentiment d'impuissance prend le relais. Lorsque l'homme voit, il ne voit que cet extérieur qui ne change pas. Lorsqu'il croit, il voit ce qui doit changer et qui va changer. Voir ce qui meurt certes, voir surtout ce qui naît.

Paul sait que la conduite honnête, que la retenue, la maîtrise, la limite qu'on se donne à soi-même, le renoncement auquel on consent pour plus tard, en vue d'autre chose, il sait que tout cela ne peut trouver sa raison d'être ici-bas. Les apparences nous poussent à tirer profit d'une condition misérable, à nous consumer avant de disparaître. La jouissance est le meilleur remède à l'injustice d'une histoire qui se répète, d'une existence sans but et d'une créature sans créateur : elle en est aussi la cause la plus grande. Paul parle d'autre chose, il évoque l'événement auquel le baptisé est rivé, avec lequel il coïncide, auquel il participe désormais. Le Christ est venu, il reviendra. Il est mort pour que nous ayons la vie. Il vit en nous pour que nous l'attendions. Et l'attendre, c'est déjà vivre. Revêtir le Christ, c'est vivre autrement. Être sans paraître plutôt que paraître sans être.

Celui qui parviendrait à satisfaire tous ses désirs s'apercevra bien vite que ces satisfactions ne produisent que de l'insatisfaction. Il ne faut pas s'en désespérer, il faut plutôt s'en émerveiller : tout ce qui est censé nous satisfaire nous laisse insatisfaits. Chaque époque produit ses objets désirables, ses besoins, ses frustrations, ses addictions, ses attentes, ses convoitises. Leur satisfaction n'a jamais engendré que de l'insatisfaction. On peut s'étourdir ou s'endormir. Ni le sommeil ni l'étourdissement ne procurent le bonheur. Le bonheur est plénitude et la plénitude ne peut ignorer ce qui exprime la dignité de l'homme, cette part inviolable de lui-même : sa conscience et sa liberté. ♡

SAINTE PAUL, disputant avec les Grecs et les Juifs, XII^e siècle (émail champlevé sur cuivre), Victoria et Albert Museum, Londres.



« Tenez-vous donc prêts »

Puisque personne ne sait exactement quand Jésus reviendra, chacun doit se tenir prêt dès maintenant (Matthieu 24, 37-44). Tel est le propos de l'Évangile que nous lirons à la messe en ce premier dimanche de l'Avent.

TEXTE MARIE-LUCILE KUBACKI ILLUSTRATION FRÉDÉRIQUE BERTRAND POUR LA VIE

Une surprise

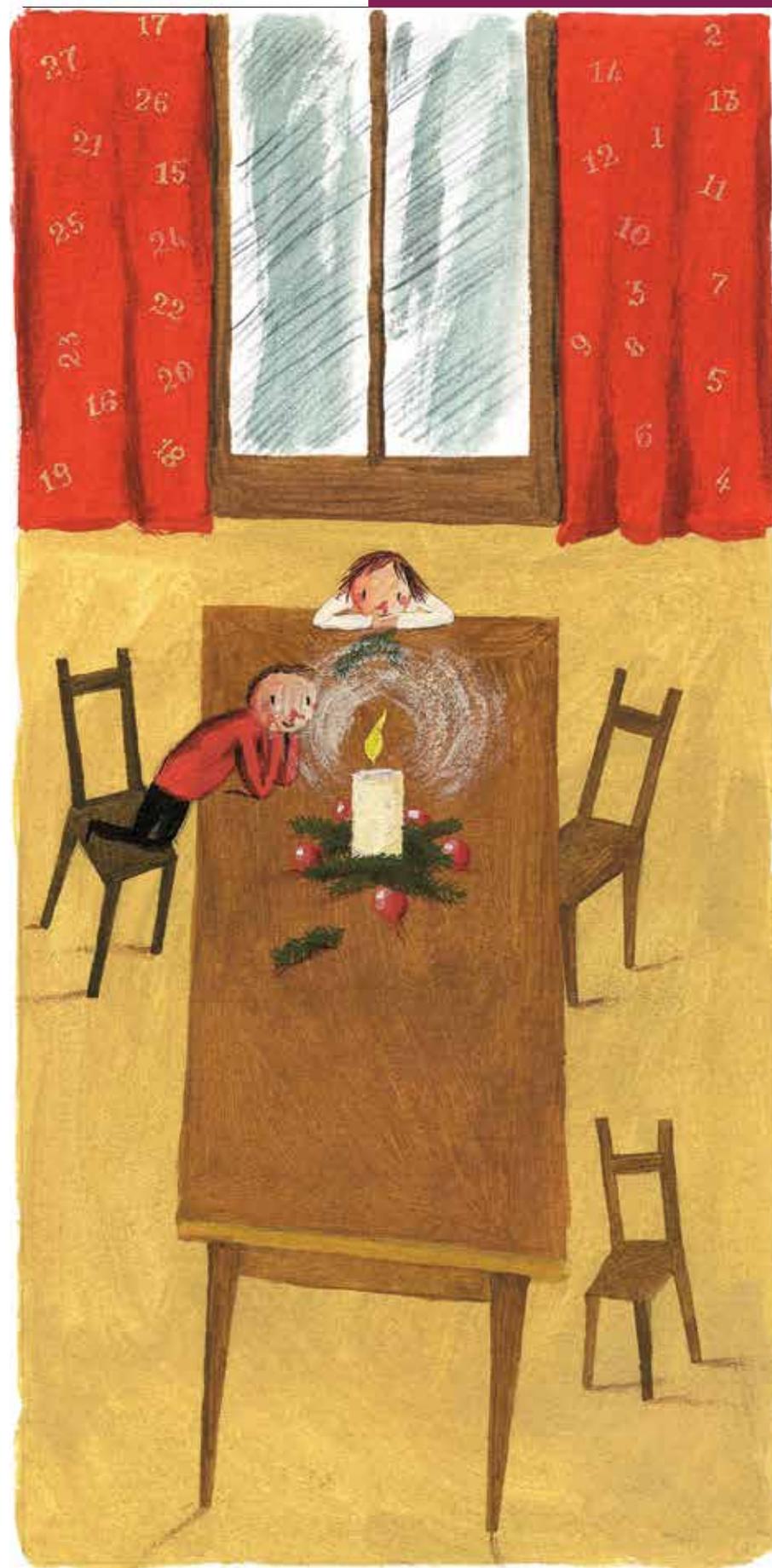
Jésus est avec ses disciples et il leur parle de son retour pour la fin des temps et le Jugement dernier. Il leur dit que ce sera une grande surprise : « *Vous ne savez pas quel jour votre Seigneur vient.* » Il les prévient : c'est un rendez-vous très important mais dont personne ne connaît ni l'heure ni la date. Il insiste : « *C'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra.* »

Veiller

Comme c'est une surprise, ce sera difficile car certains n'y seront pas préparés. C'est un peu comme à l'époque de Noé, raconte Jésus : les hommes menaient leur vie en faisant comme si Dieu n'existait pas, seul Noé pria et vivait en pensant à Dieu. Alors, quand le déluge est arrivé, Noé était dans son arche, et il a été sauvé. Pour se faire comprendre, il raconte une autre histoire, celle d'un homme dont la maison a été cambriolée. S'il avait su quand le voleur allait arriver, dit Jésus, l'homme aurait empêché le malfaiteur de creuser un tunnel pour entrer dans sa maison. Il serait resté sur ses gardes. C'est pareil pour le retour du Seigneur : il faut se préparer à l'accueillir dès maintenant, il faut veiller.

Le sens de l'Avent

Veiller, c'est ce qui nous est demandé pendant l'Avent, dont nous fêtons cette semaine le premier dimanche. Veiller, c'est montrer à Jésus que nous l'attendons. En le lui disant dans notre cœur, en nous demandant ce que nous pouvons faire pour lui faire plaisir. Pour nous préparer, nous pouvons aussi décompter les jours jusqu'à Noël sur le calendrier, sortir la crèche et les santons, allumer de petites bougies appelées « veilleuses »...



OLGA LOSSKY

L'esprit d'enfance

« **Maman, tu sais, hier, avec la maîtresse, on a fait une blague** à la directrice, annonce la petite fille avant de croquer dans sa tartine.

– Ah oui ?, répond la maman un peu étonnée.

Cette nouvelle maîtresse lui semblait assez pète-sec, aussi est-elle heureuse de découvrir qu'elle a su instaurer une complicité avec ses élèves.

– *Oui, on s'est tous cachés sous les tables et quand la directrice a frappé à la porte on est tous restés silencieux.* »

La mère marmonne un « ah... » peu enthousiaste avant de rapatrier la confiture vers la cuisine pour masquer son trouble à l'enfant. Ce que la petite fille prend pour une innocente blague n'est autre qu'un exercice de confinement. Là où l'enfant voit prétexte à rire, devant l'air faussement surpris de la directrice pénétrant dans une classe parfaitement silencieuse, la mère imagine un terroriste à l'arme chargée s'introduisant dans l'école. Plus encore que cette perspective atroce, c'est l'abîme qui la sépare de son enfant que la mère a du mal à regarder en face : comment la complicité affective qui les unit peut-elle s'accompagner de perceptions du monde

aussi différentes ? Ne faudrait-il pas briser la vision idyllique de la réalité dans laquelle la petite fille aux boucles blondes, encore ignorante du mal, évolue ? La sortie de sa bulle où tout est prétexte à amusement et jeu, alors que la mort peut à tout instant frapper à la porte ? Une telle mise en garde paraît difficile à faire sans terrifier la petite fille. Il faut donc se résoudre à accueillir cette vision naïve de l'existence tout en glissant des allusions discrètes sur le fait que les choses ne sont pas aussi roses que l'enfant le croit, conclut en elle-même la mère en donnant un coup d'éponge à l'évier.

« **Tu sais maman, reprend la petite fille** venue dans la cuisine porter sa tasse, *après la blague, la maîtresse a dit qu'on devait faire pareil si jamais un voleur entrait dans l'école. Se cacher sous les tables sans faire aucun bruit.* »

Elle pose tranquillement la tasse dans l'évier et lance à sa mère un regard à la fois grave et paisible. Un regard qui dit qu'elle a tout compris, mais qu'elle n'en trouve pas la blague de la maîtresse moins savoureuse pour autant.

La perception de la mère se renverse alors : et si c'était à elle de retrouver son regard d'enfant sur le monde ? Un regard où la naïveté ne va pas sans lucidité. Il est clair que l'enfant a senti, à travers l'exercice de confinement mené à l'école, le poids d'une menace. Cependant, la confiance qu'elle a dans les adultes qui l'entourent est plus forte que la peur. Et cette confiance lui suffit pour



BURGER/PHANIE

envisager la vie avec sérénité, ne pas s'arrêter à l'éventualité d'une catastrophe sans pour autant ignorer qu'elle peut faire irruption.

La foi peut-elle trouver plus merveilleuse illustration que cette confiance de l'enfant face aux adultes bienveillants qui l'entourent ?

Confiance que le regard de Dieu ne nous quitte pas et que, si nous nous remettons pleinement entre ses mains, Il prendra le gouvernail de notre vie pour l'orienter vers une destinée des plus glorieuses. « *Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père s'est complu à vous donner le Royaume !* » (Luc 12, 32). Le Seigneur nous invite à retrouver cet esprit d'enfance, cet abandon confiant à sa volonté qui nous permet d'aborder toute chose avec la sérénité lucide de la petite fille.

Il ne s'agit pas de nier les difficultés ou les drames – encore moins de penser qu'une quelconque protection spéciale nous en préservera, réduisant alors la foi à un contrat d'assurance –, il s'agit de croire en la parole du Christ que le Royaume nous est donné dès à présent. Armés de candeur autant que de

Il ne s'agit pas de nier les difficultés ou les drames, mais de croire en la parole du Christ que le Royaume nous est donné dès à présent.

prudence, nous pouvons marcher vers Lui au cœur des remous de nos vies. « *Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point, car le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent* » (Matthieu 19, 14). »



OLGA LOSSKY Issue d'une lignée de théologiens orthodoxes, elle est écrivaine et éditrice. Elle a rédigé la biographie de la théologienne Élisabeth Behr-Sigel. Elle a publié trois romans : *Requiem pour un clou*, *La Révolution des cierges* (Gallimard) et *la Maison Zeidawi* (Denoël).

AUTEUR

